# II
# LA PLACE DE L'ORIENT DANS LE THÉÂTRE D'ACCIUS

par Mlle DANGEL
Professeur à l'Université II de Strasbourg
1, rue de Rome, 67000 Strasbourg

SOMMAIRE. — *Accius, alors que le peuple romain combattait durement en* **Orient**, *choisit parmi les tragédies grecques les pièces des temps héroïques dont le sujet avait le plus souvent trait à cette partie du monde. En effet, malgré la perte de nombreux passages de l'ouvrage, dans les vers restants apparaissent comme nettement orientaux la* **géographie** *et la particulière* **violence** *des personnages, de sorte que les* **passions** *sont indomptées, les* **familles maudites** *et les* **tyrans** *des plus cruels. Ces faits parviennent par* **contagion** *jusqu'en* **Occident**. *Il s'ensuit ainsi qu'Accius a mis en évidence la* **culpabilité** *fautive des hommes et en particulier des Romains plutôt que de dénoncer des tares spécifiquement orientales. C'est pourquoi il recherche assez souvent tous les arguments les plus rares des pièces grecques et écrit à la manière* **asianiste**, *de sorte que son mode d'expression est non seulement poétique, mais surtout* **rhétorique**. *De cette façon, il montre combien* **toute monstruosité** *est loin de l'humain et de l'exemplarité des ancêtres.*

EPITOME. — *Accius cum populus Romanus in Oriente summa contentione pugnaret, ex Graecis tragoediis dilexit heroicarum aetatum fabulas quarum in hac parte orbis terrarum materia saepissime uersabatur. Nam, multis locis eius operis perditis, in reliquis uersibus Orientis geographia et uiolentissimae personae apparent ut cupiditates indomitae, gentes funestae et tyranni saeuissimi sint. Quae contagione usque ad Occidentem peruenerunt. Ita efficitur ut Accius hominum praecipueque Romanorum culpas et iniurias declarauerit potiusquam Orientis ipsius uitia indicaret. Itaque ex graecis fabulis argumentum quodque rarissimum saepius eligit et more asiatico scribit ut eius oratio non modo uincta uerum etiam numerosa sit. Quae cum ita sint, ostendit quam omnis immanitas ab humanitate et a more maiorum longe absit.*

A l'époque républicaine et plus particulièrement accienne, les auteurs latins, se conformant à la situation économique, politique et militaire du moment, divisent le monde habité en deux parties nettement tranchées [1], d'une part l'Occident ou Europe, symbole de civilisation et d'*humanitas*, avec Rome comme centre du pouvoir, d'autre part l'Orient ou Asie caractérisé par la *uis* et l'*immanitas* [2]. Aussi est-il permis de se demander jusqu'à

1. Cf. Varron, *L. L.*, V, 16 ; V, 31 ; IX, 27 ; Salluste, *B. J.*, 17, 3 ; Tite-Live, XXIII, 40. Pour plus de détails, voir nos deux articles : *L'Asie des poètes latins de l'époque républicaine*, dans *Ktéma*, 10, 1985, p. 175-192 ; *Du Nil à l'Euphrate dans l'imaginaire des poètes latins de l'époque républicaine*, dans les *Actes* du colloque sur l'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Strasbourg, 24-27 juin 1987, Strasbourg, CRPOGA-GRHR, p. 321-339.

2. Pour plus de précisions sur ces notions voir A. NOVARA, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République (essai sur le sens latin du progrès)*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, t. 1, p. 161 et suiv. ; p. 186 et suiv.

quel point le théâtre d'Accius, célèbre précisément par sa violence ne traiterait pas à sa manière l'Orient vu de Rome [3].

Violentes, les pièces acciennes le sont en effet avec une évidence incontestable. Les situations y sont tourmentées, les passions démesurées, les vengeances inouïes, les meurtres monstrueux, les destins atroces et les tyrannies particulièrement arbitraires. La fureur tragique y est même à ce point communicative qu'un jour, à ce qu'on raconte [4], Ésope, le grand comédien de la période post-accienne, entrant si complètement dans le rôle d'Atrée, étendit mort à ses pieds, d'un coup de son sceptre, un spectateur qui s'était approché trop familièrement du tyran d'Argos. Pourtant ces furieux, si remarquables soient-ils, ne sauraient être spécifiques d'une inspiration orientale, dans la mesure où ils sont requis par les besoins mêmes de la tragédie. Et Accius, se livrant selon les habitudes latines à l'imitation de modèles grecs, ne fait que reprendre les situations du théâtre et de l'épopée gréco-hellénistiques, même si l'interprétation qu'il en donne est le plus souvent très originale [5]. En effet, auteur tragique, mais aussi critique littéraire, historien de la littérature et plus particulièrement des questions homériques, philologue et grammairien renommés, le Chef du Collège des poètes ne pouvait pas ignorer les préceptes d'Aristote [6], qui écrit notam-

3. Voir à ce sujet P. GRIMAL, *Le siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris, Aubier, 1975, p. 238 et suiv.; B. BILINSKI, *Accio ed i Gracchi. Contributo alla storia della plebe della tragedia romana*, dans *Accad. Polacca di Scienze e Lett. Bibl. di Roma*, 1958, p. 3-51.

4. Sur la violence du théâtre d'Accius, voir par exemple O. RIBBECK, *Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la République*, 1891 (version française de *Geschichte der römischen Dichtung*, 1887), p. 224 et suiv. et p. 242-244. Le fait peut être illustré plus particulièrement par cette histoire rapportée par A. GELLE (*N. A.*, XIII, 2, 2) : Accius parti pour un voyage en Asie probablement en 133, s'arrêta à Tarente et lut *Atrée* à son hôte, le vieux Pacuvius. Nullement ébranlé par les reproches d'âpreté et de dureté adressés poliment par le vieux maître, il répondit : *Cela est vrai et je ne m'en repens pas. J'espère faire mieux dans ce que j'écrirai à l'avenir; car ce qui a lieu pour les fruits arrive aussi, dit-on, pour les talents. Ceux qui d'abord sont durs et âpres s'attendrissent et s'adoucissent. Mais ceux qui dès le début se montrent tendres, mous et succulents ne mûrissent pas. Ils pourrissent.*

5. Voir à ce sujet notamment A. ROSTAGNI, *Storia della Letteratura latina*, I[3], Turin, U. E. T., 1954, p. 256; F. LEO, *Geschichte der römischen Literatur*, I, Berlin, Weidmann, 1913, p. 384; Th. ZIELINSKI, *De Acci Philocteta*, dans *Éos*, 18, 1911, p. 129-134; G. COPPOLA, *Il teatro tragico in Roma republicana*, Bologne, Zanichelli, 1940, p. 1-22; A. NICOLA TERZAGHI, *Sulla tecnica delle antiche traduzioni latine da Omero*, dans *Studi it. Fil. class. Filologia a ling.*, Roma, 1968, p. 109-126; A. TRAINA, *Vortit barbare. Le traduzione poetiche da Livio Andronico a Cicerone*, Roma, *Ateneo*, 1970, p. 191 et suiv.; A. WARTELLE, *Histoire du texte d'Eschyle dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 205; E. J. KENNEY-W. V. CLAUSEN, *History of classical Litterature, II, Latin Litterature*, Cambridge, 1982, p. 136.

6. Pour une bibliographie d'Accius, outre les ouvrages cités dans les notes précédentes, on pourra consulter Suétone, *De Poetis*, Turin, Loescher, 1964, p. 48; G. BOISSIER, *Le poète Attius, Étude sur la tragédie latine pendant la République*, Paris, 1857; O. RIBBECK, *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik*, Leipzig, Teubner, 1875, rééd. Hildesheim, OLMS, 1968, p. 340-607; F. PLESSIS, *La poésie latine de Livius Andronicus à Rutilius Numatianus*, Paris, Klincksieck, 1879, 1909[2], p. 41-46; M. PATIN, *Études sur la poésie latine, II*, Paris, Hachette, 1914, p. 165-201; W. S. TEUFFEL, *Geschichte der römischen Literatur, I, Die Literatur der Republick*, Leipzig, Berlin, Teubner, 1916, p. 1-2, p. 243-247; E. BIGNONE, *Storia della Letteratura latina*, I, Florence, Sansoni, 1946, p. 544 et suiv.; T. HERMANN, *La tragédie nationale chez les Romains*, dans *Classica e Mediaevolia*, 9, 1947, p. 141-154; B. RIPOSATI, *Il teatro romano, II, De Plauto ad Accio*, Milan, Pleion, 1956-1957, p. 173 et suiv.; E. PARATORE, *Storia del teatro latino*, Milan, Vallardi, 1957, p. 192 et suiv.; W. BEARE, *The roman stage. A short history of latin drama on the time of the Republik*, Londres, *L. T. D.*, 1964, p. 113-125; S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, II, Bari, Patezza, 1966. Sur Accius grammairien, voir J. COLLART, *Varron grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 16-19; 112-255; 309. Varron dédia l'un de ses premiers ouvrages à Accius, le *De Antiquitate litterarum*. Accius écrivit lui-même plu-

ment : *Les poètes commencent par demander leurs sujets à quelques grandes maisons où ils trouvent l'exemple d'hommes obligés de faire ou de souffrir des choses horribles*[7]. Il les mit même si bien en application que les qualificatifs, relatifs tant à lui-même qu'à son œuvre et à son style, sont ceux d'*animosus, grauis, ingeniosus*[8]. Aussi la violence accienne, avant d'être inspirée par quelques thèmes et sujets orientaux, est-elle dictée d'abord par un sens exceptionnel de la tragédie.

Pourtant il est intéressant de constater que parmi les multiples thèmes et versions mythiques que la littérature gréco-hellénistique offrait à l'inspiration latine, Accius semble privilégier des constantes orientales. Le fait transparaît notamment de l'étude des pièces qui ont pour cadre très précisément l'Orient. Ainsi de la longue *saga* criminelle de Médée, commencée en Colchide, passant par la Thrace et aboutissant en Occident avec Corinthe, voire Athènes[9], Accius retient l'épisode oriental conduisant

sieurs ouvrages savants : voir Rita degl'INNOCENTI PIERINI, *Studi su Accio*, Florence, C. L. U. S. F., 1980, p. 33 et suiv.

7. Aristote, *Poét.*, 13, 1453 a, 19-24; 1453 b, 21. Lucilius se moque dans ses *Satires* des stéréotypes tragiques. On peut se reporter plus particulièrement aux fragments 587 M, 599 M, 601 M. Des épithètes traditionnelles sont parallèlement attribuées à des personnages fortement typés, telles *adulter Aegisthus* (Cic., *N. D.*, III, 91; *iracundus Achilles* (Hor., *A. P.*, 129). M. DELCOURT (*Oreste et Alcméon. Étude sur la légende du matricide en Grèce*, Paris, Belles Lettres, 1956, p. 33), rappelle cette constante des stéréotypes dans le théâtre antique. La renommée scientifique d'Accius est une garantie supplémentaire de sa bonne connaissance des situations théâtrales. Il écrivit notamment une histoire du drame et de la scène ainsi qu'une chronologie relative à Hésiode et Homère intitulées *Pragmatica* où il semble se présenter à la manière de Callimaque comme un consultant en littérature et un conseiller technique pour les jeunes poètes (voir G. L. HENDRICKSON, *A pre-varronian chapter of Roman Literary History*, dans *A. J. Ph.*, 19, 1898, p. 285-311; O. IMMISCH, *Zu Callimachus und Accius*, dans *Philologus*, 69, 1910, p. 59-70). Des problèmes semblables apparaissent dans *Didascalica* (voir E. DOBROIU, *A propos des œuvres d'érudition d'Accius*, dans *Analele Univ. Bucuresti St. So. Fil.*, 15, 1966, p. 13-35; E. J. KENNEY-W. V. CLAUSEN, *op. cit.*, p. 824: E. BIGNONE, *op. cit.*, p. 548-550. Enfin la renommée littéraire d'Accius est telle dès son vivant que non seulement il fut le chef du Collège des poètes (sur cette institution, voir P. GRIMAL, *Le théâtre à Rome*, dans *Actes* du IV[e] Congrès Guillaume Budé, Rome, 13-18 avril 1973, I, p. 252), mais ne se levait pas devant C. Julius César Strabon, jeune noble dilettante (O. RIBBECK, *Histoire...*, p. 233); car, comme le suggère Valère Maxime, dans un tel lieu il s'agissait du mérite des écrivains et non des images des ancêtres (F. PLESSIS, *op. cit.*, p. 42).

8. On trouvera un bon état de la question relative aux jugements portés sur Accius par ses contemporains et par des écrivains latins ultérieurs dans R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 5-32 et note 26, p. 12; G. COPPOLA, *op. cit.*, p. 47; T. HERMANN, *op. cit.*, p. 142; F. PLESSIS, *op. cit.*, p. 43.

9. Toutes les citations de cet exposé ont été faites à partir de E. H. WARMINGTON, *Remains of old Latin*, II, Cambridge, Londres, Loeb, 1967[4], p. 325-595, pour la commodité de la consultation. En ce qui concerne le cycle de Médée, Ennius dans *Medea exul*, que Cicéron cite comme un exemple de traduction fidèle (*De Fin.*, I, 2, 4) reprend l'épisode corinthien (266 W), tandis qu'un autre fragment fait allusion à Athènes (294-295 W). Pacuvius dans *Medus* s'intéresse à la fin de la *saga* avec le retour de Médée en Colchide; celle-ci a désormais connu l'Occident. La précision alexandrine d'Accius transparaît par ailleurs en particulier à travers le fragment 397 W qui montre un berger des frontières thraco-scythes aux bouches de l'Ister, placé en haut d'un sapin (*abies*). Ce fragment est exemplaire pour deux raisons : 1) Le vers est de type formulaire. Il relate exactement la même situation que dans Pacuvius *Chrysès* 85-86 W au point qu'il s'achève par les mêmes mots *prospectum aucupo*. Mais la différence entre les deux fragments repose précisément sur *abies*, remplaçant chez Accius le très vague promontoire rocheux de Pacuvius. 2) Accius prend pour modèle Apollonios de Rhodes (*Arg.*, IV, mais aussi II et III pour l'arrivée de la nef Argo). Et la mention du sapin est très exactement le moyen que s'est donné Accius pour désigner clairement, à l'embouchure de l'Ister, l'île *Peuké* nommée ainsi dans son modèle (IV, 310) et signifiant *la Pinède*. Certes *abies* n'est pas un pin maritime. Mais si l'on précise qu'il désigne plus précisément un sapin aux cônes allongés dont la couronne est souvent irrégulièrement divisée, Accius a cherché une espèce approchante du pin parasol qui soit en même temps consacrée aux bergers (voir H. BAUMANN, *Le bouquet d'Athéna. Les plantes dans la mythologie et l'art grec*, Paris, Flammarion, 1984, p. 48).

l'héroïne de sa capitale Aia jusqu'à l'Ister. Et les douze vers de l'arrivée de la nef Argo, conservés grâce à Cicéron, nous montrent à quel point Accius pouvait être le poète d'une géographie non seulement mythique, mais marquée par le souci de l'exactitude alexandrine [10]. Plus précisément si le vaste domaine de l'Hellespont retient en particulier l'attention de notre auteur avec le Caucase de *Prométhée*, la Thrace de *Térée*, des *Rebelles* et de *Phinidae*, voire l'île de Lemnos, placée à mi-chemin entre la Thrace et l'Asie Mineure dans *Philoctète*, les témoignages fragmentaires que nous avons la chance de posséder ne font que confirmer la remarque précédente. Aussi relève-t-on des indications climatiques : tel le Caucase de *Prométhée* qui balayé par un vent hivernal et glacé est en effet renommé pour ses hivers sévères [11]. Les précisions peuvent aussi être topographiques. On ajoutera ainsi aux rives déchiquetées et aux courants dangereux des rivages colchidiens et thraces de *Médée* plus particulièrement ceux de Salmydessos dans *Phinidae*, tandis que les rives abordables de Lemnos sont effectivement célèbres par leur rareté et l'île elle-même par ses montagnes volcaniques [12]. Restent l'Égypte et la Syrie qui forment le cadre de deux pièces *Io* pour la première, *Andromède* pour la seconde [13], tandis que l'Asie Mineure et

10. Les critiques font toujours remarquer combien Accius a l'art des descriptions. Voir par exemple M. PATIN, *op. cit.*, p. 179 et suiv. L'auteur insiste notamment sur la beauté des tableaux dans *Bacchae* où l'on voit par exemple *que dans la nature se succèdent sur les monts du Cithéron la lumière du soleil et l'ombre des nuages*, sur l'Aurore d'*Oenomaos* très bucolique. En outre B. BILINSKI, *De veterum tragicorum Romanorum notitiis geographicis observationes* dans *Tragica I*, Wroclaw, 1952, p. 86-94 met bien l'accent sur les connaissances géographiques d'Accius, d'autant plus remarquables que les fragments en notre possession provenant pour une grande part de Nonius Marcellus sont cités pour des besoins grammaticaux et lexicologiques et non en vue de composer un glossaire géographique (*loc. cit.*, p. 83). Il souligne en outre la formation tout à la fois alexandrine et pergaménienne d'Accius qui tout en compliquant l'étude des sources acciennes fait l'originalité de ce poète (p. 94). On pourra enfin consulter pour la géographie des textes antiques en général, J. RAMIN, *Mythologie et géographie*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

11. Frgt 608 W *tum profusus flamine hiberno gelus*. On pourra trouver la confirmation de ce fait et d'une manière plus générale des remarques géographiques contenues dans les fragments acciens dans les ouvrages suivants : M. CARY-D. LITT OXON, *The geographic background of Greek and Roman History*, Oxford Clarendon Press, 1949, p. 874; M. BESNIER, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, Klincksieck, 1914; Ellen CHURCHILL SEMPLE, *The geography of the Mediterranean region. Its relation to ancient History*, Londres, Constable, L. T. D., 1932; J. Oliver THOMSON, *History of Ancient Geography*, Cambridge Univ. Press, 1948. Certes on lit dans un fragment d'Andromède une indication climatique semblable (63 W). On peut alors penser à un lieu commun tragique, surtout si l'on suit l'indication de Pomponius Mela disant au livre XI que le lieu du supplice est Jaffa en Palestine. Mais on peut admettre qu'Accius ait choisi un autre lieu situé entre la Syrie et l'Éthiopie qui forment le cadre de cette histoire et ait pensé à la célèbre région de Petra, en Arabie et notamment à la partie sud du plateau s'élevant jusqu'à 1500 mètres d'altitude, puis descendant en pentes abruptes en direction du golfe d'Aquaba. L'endroit est en effet balayé par des vents glacés : voir G. W. BOWERSOCK, *Roman Arabia*, Cambridge, Londres, Harvard Univ. Press, 1983, p. 7-8.

12. *Medea uel Argonautae*, 381-396 W; *Phinidae*, 573-577 W; *Philocteta*, 52 W-538 W. Certes, comme pour l'exemple précédent, ces indications se trouvent dans des modèles grecs. Mais quand la comparaison est possible, on voit qu'Accius imite en interprétant et en recomposant. Voir par exemple pour les fragments de *Medea* et de *Phinidae* concernés les multiples références possibles, Apollonios de Rhodes, *Arg.*, II, 550 et suiv. (passage des Symplégades), II, 167 et suiv. (épisode de Phinée), II, 381-396; II, 720 et suiv., voire I, 1114; IV, 316 et suiv. Une contamination avec Euripide est en outre retenue par G. COPPOLA, *op. cit.*, p. 51, voire avec Varron d'Atax dont les *Argonautiques* longtemps célèbres sont malheureusement perdus pour nous (M. PATIN, *op. cit.*, p. 171). Quant à *Philoctète* dont les sources sont particulièrement complexes, Accius a pu être influencé par Eschyle, Sophocle et Euripide (P. MELTZER, *De Aeschyli, Euripides Accii Philoctetis*, 1907; M. F. BUCALO, *Il Filottete di Accio*, dans *Studi Noniani*, 4, 1977, p. 27-49).

13. Les trois fragments restant d'*Io* (378-380 W) ne laissent aucun doute sur l'épisode de la trans-

notamment les hautes montagnes des frontières de Phrygie constituent le décor des pièces du cycle de la guerre de Troie [14].

Or très curieusement, quand on examine cette carte orientale de l'univers accien et celle de l'échiquier politique de l'époque du poète, on constate que la première semble établie conformément aux zones d'influence orientales de Rome à ce moment de son histoire. En effet de 170 à 86 av. J.-C., dates présumées de la vie d'Accius, Rome, lassée des alliés au double jeu, d'une diplomatie si étrangère à la notion de *fides*, des ambitions despotiques de la tyrannie orientale décide d'exercer sa mainmise. Plus précisément, en ce qui concerne le Proche-Orient désorganisé, divisé et instable depuis la fin de la guerre de Syrie en 169 et la victoire de Pydna sur la Macédoine en 168, les haines dynastiques engendrent des coups d'état permanents [15]. Aussi Rome ne craignant plus les états séleucides et n'ayant plus à défendre une Égypte depuis longtemps discréditée, laisse-t-elle, sans autre intervention de sa part, les rois de ces deux royaumes s'épuiser et se ruiner dans des luttes familiales sanglantes, opposant, comme l'écrit Éd. WILL [16], *les frères aux frères, les mères aux filles, les fils aux pères*, dans des *conflits exacerbés par la passion qu'y apportent les femmes*. Quant au royaume de Pergame, qui entretient alors de bons rapports avec Rome, le roi Attale III le lègue aux Romains en 133 [17].

En revanche Rome est attentive au péril nouveau et réel venant des royaumes du Pont et en particulier de Mithridate, si bien que la crise longtemps menaçante, éclate au grand jour à partir de 112 pour aboutir en 88 à l'effondrement des troupes romaines [18]. Cette montée tant redoutée des royaumes parthes et pontiques, dont la mentalité proche de celle de l'Iran resta longtemps fermée, comme chacun sait, à l'influence occidentale et notamment hellénistique [19], fut perçue et vécue par les Romains de l'époque républicaine comme celle des forces les plus obscurantistes et barbares.

Aussi réalité et fiction ne finissent-elles pas par se confondre à partir

formation en génisse de celle-ci avec l'évocation d'Argus aux cent yeux et d'une errance qui l'a conduite loin de la terre paternelle. Quant à Andromède le nombre des fragments conservés rend l'argument clair. Le thème est en outre célèbre dans l'Antiquité. Il fut traité à Rome par Ennius, il sera repris plus tard par Ovide, *Met.*, IV, 661 et suiv. où des réminiscences d'Accius ne sont pas exclues. Voir B. AMBRASSAT, *De Accii fabulis quae inscribuntur Andromeda, Telephus, Astyanax, Meleager*, Tilsis, 1914. En outre sur l'origine syrienne des noms Phinée et Céphée, voir R. ROUX, *Le problème des Argonautes*, Paris, De Boccard, 1949, p. 289-290.

14. *Astyanax* 143-144 W. On peut ajouter les rives côtières de la Troade où campent les Grecs dans *Les Myrmidons* et le Scamandre d'*Epinausimache* tout à la fois dieu et fleuve (313-314 W). Mais ces mentions non typées sont héritées de la tradition homérique.

15. On pourra consulter sur ces faits en particulier, Th. MOMMSEN, *Histoire romaine*, rééd. Cl. NICOLET, Paris, Laffont, 1985, I; J. CARCOPINO, *Histoire romaine*, II : *La République romaine de 133 à 44 av. J.-C... Des Gracques à Sulla*, Paris, P. U. F., 1952; A. PIGANIOL, *Histoire de Rome*, Paris, P. U. F., 1954; Th. LIEBMANN-FRANKFORT, *La frontière orientale dans la politique extérieure de la République romaine depuis le traité d'Apamée jusqu'à la fin des conquêtes asiatiques de Pompée (189/8-63)*, Paris, Duculot-Gembloux, 1968; Cl. NICOLET, *Rome et la conquête du monde méditerranéen 2. Genèse d'un Empire*, Nouvelle Clio, Paris, P. U. F., 1978; Éd. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, II, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1982.

16. Éd. WILL, *op. cit.*, p. 425.

17. *Ibid.*, p. 416 et suiv.

18. *Ibid.*, p. 462-486 et plus particulièrement pour cette période accienne, p. 469-481.

19. F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, Leroux, 1909, p. 201.

du moment où les pièces acciennes situées dans la région des Détroits sont de loin plus nombreuses que celles dont le cadre est au Proche-Orient et atteignent une importance à peu près égale à celles du très classique cycle de Troie, appelée encore l'ancienne Pergame [20] ? Et si nous rejetons toute idée de dater les pièces acciennes en fonction de coïncidences possibles avec des événements historiques en cours, tout semble pourtant se passer comme si dans les tragédies d'Accius la mythologie pouvait préfigurer l'histoire. De fait les fratricides, matricides, parricides, crimes en tous genres de l'Orient mythique du théâtre d'Accius sont-ils si différents de ceux de l'époque historique, évoqués précédemment, comme s'il s'agissait d'un éternel retour ? Qu'apprend-on en effet grâce au témoignage des fragments ? Dans *Phinidae*, une seconde femme, jalouse et vengeresse, accuse la première épouse de maléfices et se venge sur les fils de celle-ci en leur arrachant les yeux. Dans *Térée* un tempérament passionnel, d'une violence effrénée, conduit un beau-frère à abuser de sa belle-sœur, puis à la mutiler pour la faire taire, tandis que le crime, malgré tout révélé, incite une mère aidée par sa sœur à assassiner son propre fils et à le donner en nourriture au père lors d'un monstrueux repas sacrilège. La Colchidienne Médée, cédant quant à elle, aux forces les plus irrationnelles de la passion, use de tous ses dons, fussent-ils magiques, pour favoriser l'étranger Jason au détriment de son peuple, puis trahit son propre père, et machine le meurtre de son propre frère pour protéger sa fuite avec Jason [21]. A vrai dire, c'est tout l'Orient qui est contaminé par de tels principes. La syrienne Andromède est livrée à un monstre marin sur la demande du peuple éthiopien et de l'oracle d'Ammon africain, pour expier dans les conditions horribles que montrent les fragments la faute sacrilège d'une mère abusivement orgueilleuse de sa beauté [22].

20. Dans les fragments restants, on trouve dans les mêmes proportions, soit respectivement deux fois, le nom de l'ancienne ville d'Asie, Troie (79 W et 149 W) et celui de la citadelle proprement dite de Troie, *Pergamum* (105 W et 39 W *inc. fab.*). Voir A. de ROSALIA, *Lexicon Accianum*, Hildesheim, Zurich-New York, Olms, 1982.

21. Nous nous fondons pour chacune de ces pièces sur les indications suivantes : Pour *Phinidae*, si difficile que soit l'identification du sujet de la pièce, nous retenons cette version parmi d'autres en nous appuyant essentiellement sur l'argument qui nous paraît très solide de R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 110-112 et note 112, p. 134, concernant le fragment 581 W (*se uenenis sterilem esse illius opera et medicina autumans*). L'insistance mise sur l'idée d'un poison causant une stérilité et capable ainsi de rendre une épouse odieuse à son mari serait l'accusation calomnieuse lancée par Idaea à l'encontre de la première femme de Phinée, Cléopatra. Ajoutons que dans le fragment 583 W l'image du sang mêlé aux larmes semble convenir plus à l'aveuglement des fils d'Idaea provoqué précisément par Cléopatra, qui dans une version du mythe arrache elle-même de ses ongles les yeux de ses beaux-fils, qu'à celui de Phinée, si Accius retient la perte de la vue comme châtiment d'Apollon. Voir à ce sujet Apollodore, *Bibl.*, I, 9, 21 et dans l'édition de Sir James George FRAZER, Londres-New York, Loeb, 1921, II, p. 103, note 3 où l'on trouvera un rapide état de la question des sources possibles d'Accius. Quant à Térée, l'ensemble des fragments est clair. On se reportera plus particulièrement à 639 W, 42 W, 648-649 W, 652-653 W, 655 W. Enfin pour *Médée*, voir en particulier 405 W-410 W et 400 W. Dans ce dernier cas, voir F. STRAUSS, *De ratione inter Senecam et antiquas fabulas Romanas intercedenti*, Rostochii, Typis Caroli Boldtii, 1887 ; H. D. JOCELYN, *Ancient scholarship and Virgil's use of republican Latin poetry*, dans *C. Q.*, 15, 1965, p. 143-144.

22. Cf. en particulier 63 W, 64 W, 70 W, 71 W, 76 W. On peut ajouter très probablement la trahison du père d'Andromède qui, après avoir promis à Persée la main de sa fille, si celui-ci triomphait du monstre marin, se rétracte comme le suggèrent les fragments 73-74 W et comme le prouve la *retractatio* d'Ovide, *Met.*, IV, 661. Voir en outre B. AMBRASSAT, *op. cit.*, p. 3 et suiv. montrant les correspondances possibles avec les fragments d'Euripide relatifs à la même pièce.

L'imaginaire romain devait d'autant plus être frappé, dans ces arguments tragiques, par la rencontre du mythe et de la réalité en cours que les questions orientales sont alors au cœur des débats littéraires et des problèmes philosophiques ainsi que religieux. En effet, comme le montre en particulier A. NOVARA [23], nombreux sont à cette époque accienne les hommes de lettres qui s'intéressent aux origines de Rome par rapport aux influences possibles ou non de l'Orient. Importante est également dans le petit peuple la renaissance du fatalisme étrusque, favorisé par un courant néo-pythagoricien, avivé par de faux oracles revanchards du Proche-Orient et rappelant aux Romains, avec le souvenir des Tarquins et celui de la Révolution de 509, leur haine de la monarchie notamment de provenance orientale.

Conjointement, comment nier qu'Accius a suivi la mémoire collective, quand il prend pour thème les cultes orientaux, jugés effectivement à Rome comme destructeurs de l'individu, de la société et de la civilisation [24] ? Rome, comme nul ne l'ignore, a déjà été confrontée sur son propre sol à l'irrationalisme des croyances orientales. En 186, c'est le scandale des Bacchanales, dont elle ne parvint jamais à étouffer complètement le pouvoir de fascination [25]. En 139 il lui faut d'autre part procéder à l'expulsion d'un autre clergé étrange, celui des mages chaldéens se réclamant de l'astrologie mésopotamienne [26]. Des échos de cette incompatibilité entre les mystères orgiastiques des croyances orientales et l'esprit tout à la fois rituel et cultuel des Romains ne peuvent pas ne pas transparaître dans le titre très évocateur des *Rebelles* d'Accius et dans des fragments aux accents destructeurs et sanguinaires. Le roi thrace Lycurgue est en effet frappé de folie pour avoir interdit son territoire à Dionysos et à son cortège de Ménades, de sorte qu'il meurt le corps déchiqueté dans les plus affreux supplices [27]. Quant à la pièce de *Philoctète*, elle évoque clairement, grâce à un assez long fragment transmis par Varron, le culte des Cabires dont l'aspect mystérieux et terrifiant transparaît dans le vocabulaire [28].

23. Sur tous ces problèmes littéraires, philosophiques et religieux, voir A. NOVARA, *op. cit.*, p. 186-190 et également p. 126-162 ; 450-470. Il suffit de rappeler les *Origines* de Caton, les *Annales* de Cn. Gellius, si mal connu qu'en soit le texte, et parmi les ouvrages de Varron, *Res rusticae*, *De gente populi Romani*, dans *Antiquitatum libri* si lacunaire que soit le texte. Cn. Cellius semble notamment avoir étudié les influences et les apports du Moyen-Orient dans la civilisation romaine (A. NOVARA, *loc. cit.*). Enfin ajoutons qu'Accius a précisément écrit un *praetexta*, *Brutus*, rappelant le viol de Lucrèce et portant le nom du héros républicain Brutus.

24. Cf. J.-P. CÈBE, *Satires Ménippées*, École française de Rome, 1980, p. 610-616. A.-M. GUILLEMIN, *Le poème 63 de Catulle*, dans *R. É. L.*, 26, 1949, p. 149-157.

25. P. WUILLEUMIER, (*Tarente des origines à la conquête romaine* ; Paris, De Boccard, 1939) insiste plus particulièrement sur l'importance, dans la région tarentine, du culte bacchique. Dionysos y est en effet un dieu principal ; les Dionysies y sont grandement célébrées depuis 282. S'il fallut cinq années pour venir à bout du scandale des Bacchanales en 186, la vogue du théâtre à Tarente tient à la popularité de ce dieu du thiase, du masque et de l'illusion (*loc. cit.*, p. 496-501) ; Th. MOMMSEN, *op. cit.*, 643 ; P. GRIMAL, *Le siècle...*, p. 125 ; *Le théâtre...*, p. 254 et 270.

26. Th. MOMMSEN, *op. cit.*, p. 1016.

27. Cf. *Stasiastae uel Tropaeum Liberi*, 610 W, 611 W, 612-613 W ; voir éd. WARMINGTON, p. 534, note 22 ; A. PASTORINO, *Tropaeum Liberi. Saggio sul Lycurgus di Nevio e sui motivi dionisiaci nella tragedia latina arcaica*, Gênes, Ist. di Fil. class., p. 9 ; p. 118 ; p. 120-123. L'auteur insiste notamment sur le fait que Dionysos soulève le désappointement des aristocrates et sur une liberté de type populaire ; J. BAYET, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 1957, p. 152-162 ; W. BEARE, *op. cit.*, p. 12.

28. *Philoctète*, 527-540 W. On prêtera ici une attention particulière aux définitions lexicales don-

Tous ces personnages orientaux vivant en Orient, fils d'une terre de tous les excès, sont finalement apparentés à Prométhée, né précisément d'Asia et d'un Titan[29]. Or le lien avec cette sorte de terre natale paraît si déterminant que même éloigné de celle-ci, l'être continue à porter pour ainsi dire inscrit en lui l'héritage oriental. Le fait transparaît nettement de l'étude de la généalogie des personnages acciens de souche orientale, dont la destinée s'accomplit en Occident.

De fait, s'il est vrai que la Grèce depuis son expédition contre Troie en Asie Mineure symbolise la civilisation occidentale, il convient alors de faire remarquer que dans le théâtre accien des terres aussi occidentales que l'Argolide et le territoire thébain semblent être à l'image de l'histoire des dynasties orientales évoquées plus haut. Or un examen plus approfondi de cette donnée nous montre que c'est en recevant une origine orientale par l'ancêtre que toute une maison dynastique est condamnée aux habitudes les plus néfastes. De la fable théâtrale nous passons ainsi à une sorte de philosophie de l'histoire. Deux faits vont nous autoriser à proposer cette lecture du théâtre accien. Le premier résulte une nouvelle fois de l'examen du choix de la version retenue par Accius parmi les diverses interprétations et bourgeonnements d'un même mythe. Le second fait ressortit à une innovation accienne, soulignée par tous les critiques. La grande originalité d'Accius est en effet, à la différence de ce que l'on peut observer chez ses prédécesseurs, Ennius, Naevius, Pacuvius, d'épuiser toute l'histoire d'un cycle ou d'une même famille dynastique, du premier ancêtre au dernier[30] descendant, en consacrant à cette entreprise le nombre de pièces qu'il convient[31]. De cette recherche systématique d'un véritable panorama

nées par Varron à qui nous devons ces fragments. Pour une meilleure compréhension de ce passage et du culte des Cabires, voire des continuités et ruptures d'Accius avec ses modèles grecs, on pourra consulter notamment M. DELCOURT, *Héphaistos ou la légende du magicien*, Paris, Les Belles Lettres, 1957, p. 174-182; F. CHAPOUTHIER, *Les Dioscures au service d'une déesse. Étude d'une iconographie religieuse*, Paris, 1935; B. HEMBERG, *Die Kabiren*, Upsala, 1950; R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 96 et suiv. Ajoutons qu'*Io* n'exclut pas les allusions zoolâtres des cultes égyptiens.

29. Apollodore, *Bibl.*, I, 11, 3. Accius a consacré une pièce à ce personnage, même s'il convient de limiter les fragments à quelques vers, dans la mesure où Cicéron est certainement l'auteur de la plus grande partie des vers qu'il donne (cf. J. SOUBIRAN, *Accius ou Cicéron?* (à propos de *Tusc.*, II, 10, 23-26), dans *R. Ph.*, 44, 1970, p. 257-273. L'épisode du supplice sur le rocher du Caucase est évident en 606-607 W. Précisons enfin que Prométhée est également mentionné dans *Philoctète* 538-540 W. Accius reprend en effet la version du vol du feu de Lemnos, reliant ainsi entre eux deux sujets dramatiques en recourant à un détail étranger à l'histoire primitive du Titan (cf. M. DELCOURT, *Héphaistos...*, p. 74).

30. O. RIBBECK, *Geschichte...*, p. 186; *Die römische...*, p. 599-601; F. PLESSIS, *op. cit.*, 44; S. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 60.

31. Les critiques insistent en particulier sur les continuités généalogiques, sur les rappels de la filiation et sur l'importance du nombre des pièces acciennes dont le titre repose sur un patronyme. W. BEARE (*op. cit.*, p. 119 et surtout p. 124) rappelle même que Servius nous dit qu'*Atrée* contenait une chronique généalogique de même que *inc. fab.* 653 W. La même idée est exprimée par M. WIGODSKY (*Vergil and early latin poetry*, Hermès, 24, Wiesbaden, F. Steiner Verlag, *G. M. B. H.*, 1972, p. 84) et conduit son auteur à insister sur le rôle de Maia qui aurait permis à Accius d'introduire la légende d'Évandre et des origines du peuple romain. Voir aussi I. LANA, *L'Atreo di Accio e la legenda di Atreo e Tieste nel teatro tragico romano*, dans *A. A. T.* (1958-1959, p. 299). Sur *Decius uel Aeneadae*, voir S. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 60 et 151-153. Enfin nous ignorons les dates des pièces acciennes. Aussi ne savons-nous pas jusqu'à quel point cette particularité qui consiste à épuiser un cycle pouvait ou non se traduire par une suite chronologique des sujets. Certes dans la mesure où Brutus peut correspondre au triomphe de C. Junius Brutus en 138 et où Atrée coïncidant avec le voyage de Pergame se situe entre 135-130 la continuité thématique entre ces deux pièces pourrait inviter à répondre positivement. Mais

généalogique et d'une vision unitaire des branches et ramifications, résulte une sorte de volonté historique. Il en est ainsi de la maison des Pélopides et de celle des Labdacides. Reprenons en effet dans l'ordre les deux directions de lecture que nous venons de proposer, en commençant par le cycle des Pélopides.

En choisissant parmi les différentes séquences de leur longue histoire qui les mène jusqu'en Argolide, les débuts de la dynastie à Pise en Élide, Accius veut insister dans *Oenomaus* tout à la fois sur la provenance orientale de Pélops et sur la violence, source de souillure qu'entraîne son arrivée sur une terre occidentale[32]. En effet, si pauvre que soit en la matière la transmission textuelle, n'avons-nous pas conservé, comme s'il s'agissait d'un symbole, un fragment dans lequel Pélops est désigné clairement comme l'étranger venu d'un ailleurs qui n'est pas européen, dans la mesure où il lui est donné de remarquer à l'entrée de Pise, les têtes des princes européens placées au fronton du palais, tristes trophées remportés par le roi d'Élide Oenomaus sur les malheureux prétendants à la main de sa fille Hippodamie ? A partir de ce moment précis commence l'engrenage infernal qui va souiller la souche familiale et se transmettre à toute la dynastie. Un fragment porte en effet nettement la mention de cette célèbre course de char où Hippodamie, courtisée jusque-là par des prétendants occidentaux, sans que l'horreur de leur sort ne l'ait jamais incitée à la révolte contre l'autorité paternelle[33], va donner la victoire à l'étranger selon une démarche comparable à celle de la Colchidienne Médée. Aussi Pélops vole-t-il perfidement la victoire avec son enjeu, Hippodamie sa future épouse, au prix de la trahison de celle-ci, devenue parricide, puis de l'assassinat de Myrtile, le conducteur du char d'Oenomaus, rendu complice de l'attentat par des promesses honteuses et jamais tenues : *Et du même coup il entra en possession du prix des enjeux de Pise qu'il a volé à son propre beau-père*[34].

La cause orientale est désormais entendue. De l'union sacrilège de Pélops et d'Hippodamie vont naître Atrée et Thyeste avec leur cortège de malheurs orientaux, illustrés par les conflits dynastiques les plus criminels. Or Accius consacre une pièce à ce sujet dans *Atrée*. Grâce aux fragments restants, nous apprenons plus précisément que Thyeste a volé à son frère non seulement l'attribut divin du signe du pouvoir, l'agneau à la toison d'or, mais aussi sa femme, qui tout à la fois trahit son mari et commet l'adultère. Atrée à son tour se venge par le monstrueux repas cannibale, lors duquel

des jeux d'alternance et d'interruptions ne nuisent pas non plus à l'unité thématique, à partir du moment où le théâtre d'Accius montre que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

32. *Atrée* 162 W ; *Œnomaus* 497 W et 499 W. Si Accius ne fait que reprendre la tradition mythologique, il paraît d'autant plus insister sur cette donnée que le témoignage nous en est parvenu malgré l'aspect lacunaire de la transmission textuelle. L'origine la plus fréquente est lydienne ou phrygienne (P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* ; Paris, *P. U. F.*, 1969, art. *Tantale*, p. 435 b et *Pelops*, p. 354 b). Notons toutefois qu'il existe une tradition occidentale de l'origine des Tantalides, rois d'Argos ou de Corinthe, que précisément Accius n'a pas retenue (R. GRAVES, *Les mythes grecs*, trad. de l'angl. par M. HAFÈZ, Paris, Fayard, 1967, II, p. 23, n° 108 a et note 1, p. 26 ; n° 109, p. 29 et note 1, p. 34). Voir en outre M. A. RUIZ DE ELVIRA Y SERRA, *Los Pelopidas en la literatura clasicà. Estudio de un mito de infanticidio*, dans *C. F. C.*, 7, 1974, p. 249-302.

33. *Œnomaus* 499 W *horrida honestitudo Europae principum primo ex loco.*

34. *Atrée* 162 W *Simul et Pisaea praemia arrepta a socru possedit suo*, que l'on peut compléter à l'aide de *Œnomaus* 497 W *coniugium Pisis petere ad te itiner tendere.*

Thyeste, comme Térée le Thrace, mange sans le savoir ses propres enfants [35]. Les épisodes suivants de cette horrible *saga* donnent lieu à cinq autres pièces. Dans *Pelopidae*, comme si la monstruosité ne pouvait qu'être grandissante, Thyeste souillé par le repas sacrilège, fût-il involontaire, viole dans l'obscurité de la nuit, qui est aussi celle de ses pulsions les plus aveuglantes, sa propre fille qu'il ne reconnaît pas, engendrant le malheureux Égisthe : *nam med ut credam ex tuo esse conceptum satu*, dit en effet un fragment [36]. Dans deux pièces, l'une portant son nom, l'autre celui de *Clytemnestre*, Égisthe, cédant à son tour à l'adultère avec Clytemnestre et au vol du pouvoir séducteur, sera à l'origine du meurtre de son cousin, Agamemnon, fils d'Atrée [37]. L'épouvantable série meurtrière prendra fin avec Oreste, *Orestes grauis sacerdos* écrit Accius, qui dans *Agamemnonidae* et *Erigona* commet le dernier crime, le matricide justifié par l'accord d'Apollon [38]. La voie est enfin ouverte à la réconciliation, pour que cesse cette éternelle récidive de haines et de crimes : *inimicitias Pelopidum extinctas atque oblitteratas memoria renouare*, peut-on lire dans un fragment de *Agamemnonidae* [39].

Renouvelant ainsi en quelque sorte la notion de trilogie dramatique et la remplaçant ici par un ensemble thématique de huit pièces, fussent-elles très éloignées dans le temps et écrites dans la discontinuité [40], Accius se

35. *Atrée* 169-177 W ; 186 W, 187-189 W ; 190 W, 196-198 W. La référence à l'ancêtre est en outre clairement affirmée en 194 W. Les restes de cette pièce sont suffisamment nombreux et expressifs pour que l'on puisse étudier tout à la fois les continuités et les ruptures d'Accius avec la tradition littéraire. O. RIBBECK, *Die römische...*, p. 447 et suiv. souligne ainsi le choix fait par Accius d'une généalogie particulière (cf. note 31 ci-dessus). Le thème de la rivalité des deux frères en outre n'est pas homérique et correspond aux versions d'Alcméon, Euripide et Sophocle (cf. I. LANA, *op. cit.* ; Th. VOIGT, *De Atrei et Thyestae fabula*, Diss., Halle, 1883). Accius est aussi le seul des Tragiques dont le texte nous soit parvenu, qui choisit la version selon laquelle Thyeste n'est pas rappelé par un frère vengeur et perfide. La fin même de la pièce semble originale. Sur tous ces points voir O. RIBBECK, *Die römische...*, p. 448 et suiv. ; G. CIPRIANI, *Una scena de l'Atreus di Accio e Seneca*, dans *R. S. C.*, 26, 1978, p. 210-221 ; A DI BENEDETTO ZIMBONE, *L'Atreus di Accio*, dans *Siculorum Gymnasium*, 1973, p. 266-285 ; O. ZWIERLEIN, *Der Schluss des Tragödie « Atreus » des Accius*, dans *Hermès*, 111, 1983, p. 121-125.

36. *Pelopidae* 516-517 W. On remarquera en outre ici l'importance du patronyme comme titre.

37. *Aegisthus* 12 W notamment, relatant la vengeance d'Oreste contre sa mère et la pièce *Clytaemnestra* 235-236 W. Ici encore une étude de traduction comparée, quand elle est possible, permet de mettre en évidence les orientations acciennes. A. TRAINA, *op. cit.*, p. 188, montre ainsi pour les fragments 8-9 W comparés à Eschyle, *Ag.*, 1632, la déviation politique qu'Accius fait par le choix des termes. K. STACKMANN, (*Senecas Agamemnon Untersuchungen zur Geschichte des Agamemnon-Stoffes nach Aischylos*, dans *Classica e Mediaevola*, 11, 1950, p. 182) insiste pour sa part sur la grande probabilité d'un adultère de Clytemnestre récent et provoqué par des calomnies vengeresses. Et même si on retrouve les thèmes communs de cette histoire, la tempête (fr. 237-238 W), le naufrage au rocher de Capharée (K. STACKMANN, *op. cit.*, p. 201-208 ; E. STRAUSS, *op. cit.*, p. 53), la mort d'Ajax (R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 14 ; p. 17-18) cette continuité dans les stéréotypes n'exclut aucunement une attention à des références orientales, si l'on en croit ce témoignage de Pline, *N. H.*, 35-60 : (à propos d'Apollodore) *Eius est sacerdos adorans et Aiax fulmine incensus quae Pergami spectatur hodie* (cf. R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 42, note 56).

38. Voir aussi *Erigona* 321-322 W. Ici comme dans le corpus précédent se pose le problème de doubles titres possibles pour une même pièce. Voir à ce sujet notamment C. B. EARP, *A study of the fragments of three related plays of Accius : Achilles, Myrmidones, Epinausimaché*, *Columbia*, 1939, p. 13-18.

39. *Agamemnonidae* 13-15 W. Voir O. RIBBECK, *Die römische...*, p. 469 et suiv. Ajoutons que même le grand Ajax semble victime de son ascendance pélopide, rappelée dans *Armorum iudicium* 129-130 W. Sa mère Periboa est en effet la fille d'Alcathas, fils de Pelops. On notera une fois encore (cf. note 29) les ramifications établies par Accius, même entre les pièces relevant de cycles différents.

40. Voir ci-dessus note 31.

livre à une fresque historique grandiose, comparable à une sorte de vaste chanson de geste où l'Orient importe en Occident ses plus mauvaises tentations morales, religieuses et politiques. Il en va de même pour la maison thébaine des Labdacides.

Ce sont une nouvelle fois huit pièces qui sont consacrées au cycle, si les titres que nous possédons ne sont pas pour certains des doublets [41]. L'ancêtre par qui vient le scandale, c'est le syrien Cadmos [42]. Son rôle déterminant est clairement affirmé, à partir du moment où les fragments conservés portent le témoignage explicite dans *Thebais* [43] de la fontaine de Dircé, dans les *Phéniciennes* [44] de la génération d'hommes née armée des dents du dragon de cette même fontaine, dans *Ériphyle, les Épigones, Alcméon* et *Alphesiboa* [45] du collier fatal et de la robe merveilleuse, œuvres et cadeaux de Vulcain et d'Athéna offerts précisément au mariage de Cadmos et d'Harmonie [46]. L'accent mis ainsi par Accius sur le contexte oriental ressort en outre de l'examen comparé du modèle euripidéen des cinq premiers vers du prologue des *Phéniciennes* et de la tradition accienne conservée dans un fragment de quatre vers. En effet, comme nous avons eu l'occasion de le montrer dans un autre travail [47] l'insistance mise par Accius, à la différence de ce que l'on observe dans les cinq premiers vers du prologue grec, sur une luminosité incandescente, excessive et inquiétante et sur un Apollon cosmogonique, annonciateur de malheur, confère à cette adresse faite au soleil une portée orientale, comparable à celle des religions astrologiques de Mésopotamie. Replacée dans un tel contexte, l'histoire de la terre thébaine devient alors celle du déchaînement des forces destructrices, avec l'évocation dans divers fragments des malheurs troubles d'OEdipe déchu du pouvoir, d'Étéocle et de Polynice qui s'entretuent dans une guerre fratricide, d'Antigone qui se voit interdire par le despotique Créon l'ensevelissement de son frère [48]. Et si l'on remonte plus haut encore dans le mythe, Cadmos ne doit-il pas finalement porter avec lui cette puissance de mal-

41. Voir ci-dessus note 38; G. BARABINO, *I Myrmidones di Accio*, dans *Antidôron, Mélanges Paoli*, Genève, 1956, p. 57; O. RIBBECK, *Die römische...*, p. 475 et suiv.

42. Cf. P. GRIMAL, *Dictionnaire...*, art. *Cadmos* et *Agenor*.

43. *Thebais* 656-657 W seuls fragments conservés.

44. *Phoenissae* 599 W.

45. Ici se pose à nouveau le problème des doubles titres possibles. Quoi qu'il en soit, voir *Eriphyla* 326 W; *Epigoni* 287 W et 289 W. Pour *Alcméon*, si le collier n'est pas mentionné dans les fragments conservés, les allusions à un retour 26-27 W, à un abandon 21 W et à un mensonge 23 W, à Amphiaraos englouti vivant sous terre 24-25 W ne laissent aucun doute sur l'histoire, de même que dans *Alphesiboa* l'allusion à la folie qui sous-entend les errances purificatrices d'Alcméon après son matricide 33-34 W. Là encore l'étude des continuités et ruptures, signes des orientations acciennes, pourra être menée notamment à partir de A. KISO, *Epigoni d'Accius*, dans *G. R. B. S.*, 18, 1977, p. 207-226; R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 14; p. 76 et notes 109-112.

46. Cf. P. GRIMAL, *Dictionnaire...*, art. *Cadmos*; *Harmonie*. Voir également M. DELCOURT, *Hephaistos...*, p. 52; *Oreste...*, p. 37-39.

47. Voir notre article, *Accius traducteur des Grecs : notion d'interpretatio et lecture colométrique* (fr. 581-584 Ribb. 3), dans *Euphrosyne*, 16, 1988, p. 71-96.

48. *Antigone* 87 W; 91-92 W; S. SCONOCCHIA, *L'Antigona di Accio e l'Antigone de Sophocle*, dans *Riv. di Fil. e di Ist. class.*, 100, 1972, p. 273-282. Malgré la pauvreté des fragments et l'extrême difficulté de la reconstruction, l'auteur de cet article montre à quel point là encore Accius, tout en s'inspirant de Sophocle, se livre par-delà la contamination à une interprétation romaine et personnelle. Voir en outre F. LEO, *op. cit.*, p. 395 et M. PATIN, *op. cit.*, p. 172 qui montrent à quel point Accius a mis en action ce qui chez Sophocle n'était que récit; voir aussi P. GRIMAL, *Le théâtre...*, p. 273.

heur, parce qu'il a eu lui-même pour ancêtre celle qui est devenue l'Isis égyptienne, Io, tandis qu'il engendre lui-même (*Cadmogena*) Agavé[49]. Or dans les *Bacchantes* d'Accius, il est clair que celle-ci, en terre grecque, sur le Mont Cithéron verdoyant, massacre son propre fils Penthée, sans le reconnaître, en proie au délire bacchique, comme le fit avec ses propres enfants le Thrace Lycurgue en terre thrace, et sous le signe de la vengeance de Dionysos[50].

Mais, comme si ces malheurs privés et religieux n'étaient pas suffisamment exemplaires, Accius exploite conjointement une autre conséquence de la venue de Cadmos sur les terres occidentales, en développant dans quatre pièces l'histoire des méfaits malignement séducteurs du collier et de la robe d'Harmonie. Apparaît alors une nouvelle ligne de force de la pensée accienne. L'influence perverse de l'Orient semble en effet si forte qu'elle peut être subie à partir du seul contact, indépendamment de toute généalogie directe ou indirecte; car elle a en elle un pouvoir de contamination.

Telle est la signification possible de la *saga* d'Ériphyle trahissant son mari et son fils en terre d'Argolide. La lecture des fragments relatifs à ce thème comporte à ce sujet des indications intéressantes. Pour entrer en possession du collier corrupteur, offert par Polynice au prix d'une trahison, Ériphyle étouffe sa conscience comme est emprisonné son cou par le bijou et plus particulièrement encore par le dessin symbolique de ce bijou : le double corps monstrueux, terminé en spirales serpentines, du géant thrace Pallas[51]. L'héroïne n'use-t-elle pas en effet à mauvais escient du pouvoir de décision qui lui a été conféré à la suite d'un pacte conclu entre son frère Adraste et son mari le devin Amphiaraos, si bien qu'elle envoie celui-ci à une mort certaine en le contraignant à devenir le chef de l'expédition des Sept contre Thèbes[52]? Elle engage en même temps indirectement la responsabilité de son fils Alcméon, à qui le même Amphiaraos, instruit par ses dons prophétiques de l'assassinat dont il va être la victime, fait promettre de le venger en tuant Ériphyle. Et si après avoir longtemps hésité, Alcméon accomplit la promesse, n'évoque-t-il pas conjointement la folie qui le frappe et la terre de Pélops, si bien qu'il peut subir les effets néfastes et de l'héritage de Cadmos et des Pélopides[53]. Mieux encore, il devra la suite de ses malheurs tout à la fois au collier et à sa mère dont le matricide engendre la folie et les multiples errances purificatrices. Malgré les difficultés du texte

49. Cf. P. GRIMAL, *Dictionnaire...*, art. *Agavé*. Voir en outre *Bacchae* 201-202 W.

50. *Bacchae* 207-208 W et 224 W. Pour *Cadmogena*, voir *Tereus* 647 W. La dette et l'originalité d'Accius apparaîtront à la lecture notamment de A. PASTORINO, *op. cit.*, p. 9; 118-123; D. FERRIN SUTTON, *Aeschylus' Edonians*, dans *Mélanges d'Agostino*, Turin, 1971, p. 387-411 et surtout p. 395, 406; 534 note 2; L. NOSARTI, *Note Accianae. Asegetiche e testuali*, dans *Quaderni dell' Istituto di Filologia latina dell'Univ. di Padova*, Bologne, 1974, p. 53-57; M. PATIN, *op. cit.*, p. 181; F. LEO, *op. cit.*, p. 395; I. MARIOTTI, *Tragédie romaine et tragédie grecque : Accius et Euripide*, dans *Mus. Helv.*, 1965, p. 209-214; *Pacuvio 247*, *Accio 236 R³*, dans *Bolletino di Studi Latini*, 11, 33, 1981, p. 219-223; A. TRAINA, *op. cit.*, p. 194-200; R. STRAT, *Formae figurae. Acc. trag. 254 Ribb. 3*, dans *Quaderni dell'Ist. di Fil. lat. dell'Univ. di Padova*, Bologne, 1974, p. 53-59; P. GRIMAL, *Le siècle...*, p. 125.

51. *Eriphyle* 326 W; voir en outre P. GRIMAL, *Dictionnaire...*, art. *Pallas* (le Géant).

52. *Alcméon* 24-25 W; voir note 45 ci-dessus; A. KISO, *op. cit.*, p. 207 et suiv.

53. *Epigoni* 272-273 W; 281 W; 290 W; 291-293 W (évocation de Pélops). On notera en outre la double culpabilité d'Ériphyle qui a accepté une première fois le collier, une seconde fois la robe. Cf. M. DELCOURT, *Oreste...*, p. 40.

très lacunaire d'*Alphesiboa*, on comprend ainsi que, devenu bigame à la suite de ses pérégrinations, il déclenche la colère meurtrière des frères de sa première femme à qui il est venu reprendre au prix d'un lâche mensonge le bijou, en vue de le donner à sa seconde femme, gagnée par la dangereuse convoitise [54].

Au total, un monde angoissant s'offre à nous, que le mal oriental coule effectivement dans les veines des personnages, sur la terre même d'Orient ou par l'hérédité, ou résulte indirectement d'une contamination provoquée seulement par un contact. Un unique réseau aux ramifications inextricables semble alors s'étendre comme un cancer de l'Orient à l'Occident. Ces forces de corruption et de destruction n'expliquent-elles pas enfin l'histoire même de la guerre de Troie, telle que nous la raconte Accius à la lumière des treize pièces qu'il lui consacre [55] ?

A lire les fragments qui nous restent sur ce sujet, on finit par avoir plus envie de plaindre les victimes troyennes que d'admirer les actions des Grecs. On devine ainsi la douleur noble de Priam venu racheter le corps de son fils Hector dans *Epinausimache* [56], le déchirement d'Hécube qui après tant de vengeances assouvies craint de perdre dans *Astyanax* l'unique fille qui lui reste, Cassandre, tandis que dans la pièce portant son nom elle s'incline devant la fatalité du destin [57]. On perçoit également la sauvagerie du crime d'Astyanax précipité par les Grecs de la plus haute tour troyenne, après avoir été traqué par Ulysse au petit matin, qui est aussi celui de sa jeune existence [58]. Non moins pathétique est Andromaque, l'épouse qui regarde avec tristesse la mince épitaphe du tombeau, seul reste d'Hector, et la mère très digne que les Grecs dans un sursaut de pudeur ont la présence d'esprit d'arracher au spectacle de l'assassinat du fils tant aimé. Il

54. *Alphesiboa*, notamment 42 W ; M. DELCOURT, *Oreste...*, p. 38. Tite-Live, I, 11, reprend le même thème de la convoitise avec Tarpeia qui trahit elle aussi les siens pour des bijoux.

55. Si nous retenons tous les titres, sans tenir compte de la possibilité de doubles titres, nous comptons treize pièces. Voir F. HENRICUS CRAMER, *L. Attii fragmenta*, Monasterii, Typis Coppenrathianis, 1852 ; C. B. EARP, *op. cit.* Les sources acciennes sont multiples et traduisent ainsi la détermination de l'auteur. Les références à Homère sont rares, tandis que les grands tragiques grecs ont traité des sujets de la poésie cyclique. *Télèphe* appartient au cycle des *Chants Cypriens*, *Armorum Iudicium* et *Philoctète*, outre Sophocle, relèvent de *la Petite Iliade* comme *Néoptolème*, *Antenoridae*, *Astyanax*, *Troades* (sujet traité par Euripide) *Hécube* ; *Deiphobe* dépend du *Sac de Troie*. Seuls *Achille*, *les Myrmidons*, *Epinausimaché* et *Nyctegresia* sont racontés déjà chez Homère et repris par les grands Tragiques grecs. Voir notamment G. PACITTI, *Il Reso e la Nyctegressia di Accio*, dans *Maia*, 15, 1963, p. 184-198 ; A. TRAINA, *op. cit.*, p. 189 ; G. COPPOLA, *op. cit.*, p. 52 ; M. PATIN, *op. cit.*, p. 170, F. LEO, *op. cit.*, p. 398 ; O. RIBBECK, *Geschichte...*, p. 179.

56. *Epinausimaché* 316 W. On consultera en outre F. H. CRAMER, *op. cit.* ; R. degl'INNOCENTI PIERINI, *op. cit.*, p. 68 et p. 95 ; C. B. EARP, *op. cit.*, p. 79 pour mesurer l'originalité d'Accius. Le regard pessimiste qu'Accius porte sur la guerre de Troie et sur la croisade grecque en Asie Mineure peut être très exactement celui qu'il porte sur ses contemporains et sur Rome entrée en possession du royaume de Pergame depuis le legs d'Attale III en 133. Rome s'intéresse alors plus aux trésors pergaméniens qu'à la civilisation et à la culture des prestigieuses cités du royaume. Lucilius, contemporain d'Accius, dénonce précisément dans ses *Satires* la dure réalité des publicains d'Asie (fr. 622 M ; 671 M). Voir à ce sujet notre article *L'Asie des poètes latins...*, p. 184.

57. *Astyanax* 153-154 W. Pour une étude des continuités et ruptures acciennes, voir F. H. CRAMER, *op. cit.*, p. 58 ; B. AMBRASSAT, *op. cit.*, p. 39 ; E. FANTHAM, *Seneca's Troades. A literary introduction with text, translation and commentary*, Princeton, Univ. Press, 1982, p. 57 ; F. STRAUSS, *op. cit.*, p. 8 ; R. degl'*Innocenti Pierini*, *op. cit.*, p. 77.

58. *Astyanax* 145-146 W.

n'est pas jusqu'aux *Troyennes* dont un fragment nous apprend qu'elles subissent avec résignation et noblesse le destin qui les brise[59].

Serait-ce que la terre troyenne, parce qu'elle est orientale ne pouvait que logiquement aboutir à tant de malheurs, s'il est vrai qu'Hécube s'écrie : *l'antique limite des destins en avait ordonné ainsi*[60] ? Et s'il en était effectivement ainsi, peut-être pourrions-nous trouver là une justification possible aux victimes grecques les plus renommées et les plus étonnantes de la guerre de Troie dont Accius fait état avec la plus grande insistance ? La trop longue attente de neuf ans a dû en effet créer des liens de familiarité non seulement topographiques, mais humains, si bien que des complicités ont été inévitables. On en a la preuve dans *Nyctegresia* avec cette expédition nocturne d'Ulysse et de Diomède qui, partis pour espionner dans le camp des Troyens l'arrivée d'un renfort thrace, vont et reviennent sans difficulté d'un camp à l'autre[61]. Mieux encore le même Ulysse a noué des liens d'amitié avec le troyen Anténor qui a mis au service du parti de la paix sa célèbre parole de miel, au point qu'il semble avoir été accusé de collaboration, voire de trahison dans un fragment d'*Antenoridae*[62]. Il n'est pas jusqu'à Agamemnon le roi des rois dont l'origine Atride nettement rappelée n'ait pu être réveillée et amplifiée au contact de la terre ancestrale[63].

De ces divers contacts et rencontres le camp achéen se ressent effectivement. C'est ainsi que dans *Armorum iudicium* Ajax le plus vaillant des Grecs après Achille, connu pour sa grande piété et pour son héroïsme irréprochable, bascule dans la folie, lorsque les armes d'Achille, dont il est le cousin tout à la fois par le sang et par la valeur, lui sont refusées d'une manière qui déshonore les Grecs. En effet, comme on peut le deviner à partir des fragments acciens, Agamemnon ne fait rien pour une juste attribution. La sophistique d'Ulysse, qui a tant de fois servi aux compromis diplomatiques, serait-elle maintenant plus forte que les traditionnelles vertus de courage, loyauté, piété et dévouement à la patrie, tant il est vrai qu'Accius insiste sur le passé civique et militaire sans gloire du roi d'Ithaque ? Plus précisément, dans des fragments incertains, mais peu douteux quant au sens, lorsqu'on les réfère à la *retractatio* d'Ovide, Accius se fait fort de rappeler que, comme le ferait un déserteur, Ulysse a commencé par simuler la folie pour ne pas participer à la guerre de Troie, s'est ensuite vilement vengé du trop perspicace Palamède en le calomniant, si bien qu'il provoque

59. *Astyanax* 149-150 W et 151-152 W ; *Troades* 658 W.

60. *Hécube* 375 W *Veter fatorum terminus sic iusserat.* Ce vers peut être une traduction d'Euripide, *Hécube*, 584. Mais écrit en sénaire iambique par Accius, il ne saurait être attribué comme chez Euripide au chœur.

61. *Nyctegresia* 491 W. G. PACITTI, *op. cit.*, et F. H. CRAMER, *op. cit.*, p. 27 et suiv., montrent une nouvelle fois la difficulté des sources et l'importance d'une contamination multiple qui aboutit à une œuvre accienne originale.

62. *Antenoridae* 83-85 W où un jugement est évoqué. Pour l'argument de la pièce, voir F. H. CRAMER, *op. cit.*, p. 86 et suiv. soulignant la difficulté des sources. Rappelons qu'Anténor et ses Vénètes intéressent l'histoire nationale romaine. Polybe, II, 17, 6 affirme ainsi que les auteurs latins racontaient d'étranges histoires sur les Vénètes, tandis que Strabon, 48, 150, mentionne l'établissement d'Anténor et des Vénètes comme une tradition courante.

63. Rappelons en effet qu'Agamemnon est le fils d'Atrée.

une honteuse exécution. En outre il montrait sa couardise sur le champ de bataille en fuyant [64].

Une autre preuve possible de ces modifications profondes de la mentalité grecque au contact de la terre orientale se trouve dans la geste d'Achille telle que la raconte Accius. Reprenant vraisemblablement à Eschyle une innovation importante de cette histoire, le tragique latin renonce pour une grande partie à la traditionnelle image de l'Achille homérique, symbole du héros unique et supérieur, préférant à une vie longue et sans gloire, une vie courte et glorieuse. Il emprunte plus précisément, semble-t-il, à l'argument eschyléen l'idée si peu épique qu'Achille est accusé de trahison par ses Myrmidons. Si cette lecture des fragments est correcte [65], le changement est décisif et ses conséquences graves. On passe en effet ainsi d'un monde épique fondé sur l'héroïsme d'un être d'exception, tant par ses origines aristocratiques que par ses qualités incomparables, au service duquel est mise une collectivité passive, abstraite et souffrante, à une communauté militaire en pleine puissance de son autorité, capable de mettre en cause le pouvoir personnel [66]. Le problème aussi bien des *Myrmidons* que d'*Epinausimache* n'est plus alors celui d'un *iracundus Achilles*, âme guerrière à lui seul de toute une armée soumise sans mot dire à la personne de son chef, si bien que l'offense faite à celui-ci serait aussi la sienne propre. Il est dans la version accienne celui d'une voix populaire, apte à faire entendre son exaspération et s'opposant à l'arbitraire d'un individu, détenteur d'un *regnum* et non de l'*imperium*, comme le précise un fragment [67], obstiné plus que colléreux, affirmant un moi trop intense.

Les luttes intestines, les passions destructrices, le pouvoir tyrannique propres à l'Orient ont finalement gagné, dans le théâtre d'Accius, aussi l'Occident. Qu'ils aient été importés, suggérés ou appris avec de nouvelles habitudes, ils se sont parfaitement intégrés aux manières et aux pensées d'une terre aussi occidentale que la Grèce. De fait, le nombre des révolutions de palais que connaît la Grèce dans ce théâtre, sans aucune différence avec l'Orient, donne à réfléchir [68]. Atrée et Thyeste se portent atteinte au

64. 103-108 W (*Fab. inc. inc.*) (Ajax frère d'armes d'Achille); 109-114 W (*Fab. inc. inc.*) (folie simulée d'Ulysse); 115-117 W (*Fab. inc. inc.*) (couardise d'Ulysse) : voir à ce sujet I. BONA, *L'Armorum iudicium* di Accio, dans *Studi Noniani*, 9, 1984, p. 33-75. Nous pensons en outre comme I. BONA, *op. cit.*, p. 49 et 51 et comme A. LA PENNA, *Poche note a Pacuvio e Accio (Arm. Iud.; Atreus)*, dans *Studi Noniani*, 2, 1974, p. 300, note 8, qu'Agamemnon laisse le choix de l'attribution des armes à un prisonnier troyen, sachant que la vengeance sera mauvaise conseillère. Cette interprétation est celle qu'invitent à faire les manuscrits portant *captiuum* et non *captiuam* qui est une correction.

65. O. RIBBECK dès 1875 proposait cette lecture (*Die römische...*, p. 349-355). Avec la découverte en 1932 du papyrus Oxyrynchos, contenant un long fragment des *Myrmidons* d'Eschyle, nombreux sont les critiques qui rapprochent la version eschyléenne de celle d'Accius : voir W. SCHADEWALT, *Aischylos' Achilleis*, dans *Hermès*, 71, 1936, p. 25-69; M. R. SULZBERGER, *Un fragment des Myrmidons d'Eschyle?*, dans *L'Antiquité classique*, 3, 1934, p 447-450; V. STEFFEN, *Ad Aeschyli Myrmidonum fragmentum Papyraceum observationes criticae*, dans *Tragica I*, Wrocław, 1952, p. 34-35; G. BARABINO, *op. cit.*, p. 66-67.

66. Comme le montre W. SCHADEWALT, *op. cit.*, p.54-58, Accius insiste comme Eschyle et à la différence de ce que l'on observe chez Homère, sur l'idée d'un pouvoir personnel tyrannique (*regnum* et non pas *imperium* 468 W), sur un combat égoïste et politique et non pas héroïque qui dépasse le lieu commun d'un *iracundus Achilles*.

67. *Myrmidons* 468 W.

68. Voir notamment B. BILINSKI, *Accio e Gracchi...*, p. 38 et suiv.

plus profond de leur être pour posséder le pouvoir sur les Argiens. Le fils d'Atrée Agamemnon est assassiné à l'instigation d'Égisthe pour les mêmes raisons. Les deux frères thébains Étéocle et Polynice s'entretuent pour le pouvoir. Télamon l'Athénien, chassé de son trône de Salamine et vivant misérablement à Égine, maudit dans un fragment rendu célèbre par Cicéron, l'ingratitude des Grecs. Tous ces personnages entrent dans la même spirale du pouvoir et de la violence que par exemple le Mysien Télèphe, lui-même Arcadien de naissance, pour lequel Accius retient, à la différence d'Euripide, une version mythique exceptionnelle, celle d'un roi effectivement déchu et mendiant [69].

En insistant ainsi sur ces déchirements internes et sur ces coups d'état permanents, Accius jette un éclairage particulier sur l'un de ces fléaux du monde antique, la guerre civile, comme le souligne P. JAL [70]. Et de fait celle-ci a fait rage en Grèce à l'époque hellénistique. A l'époque accienne, Rome peut elle-même mesurer la réalité de ce fait avec les agissements pernicieux des ligues achéenne et étolienne [71], comme si le Péloponnèse en particulier, dont Thucydide souligne le caractère mêlé des peuples [72], ne pouvait pas évoluer autrement qu'en fonction de ses plus mauvais éléments. Et si discutée que soit l'opinion de B. BILINSKI, il est difficile de nier les connotations politiques de nombreuses pièces acciennes [73]. Les combats y sont rudes, les tensions profondes, à l'exemple de la réponse d'Achille à Antiloche dans les *Myrmidons*. Les oppositions fortes et les symétries tranchées s'y multiplient, comparables aux techniques langagières moins d'un Caton que des Gracques [74].

Et précisément Accius ne veut-il pas lancer l'avertissement que Rome n'est pas à l'abri de ces mêmes dangers, pour plusieurs raisons? Les germes nocifs de l'Orient sont inscrits dans son sol par son origine troyenne indiquée dans le titre de la *praetexta Decius uel Aeneadae*, par l'étrusque Tarquin dont Accius rappelle la chute dans l'autre *praetexta Brutus* en des termes communs notamment à certains fragments de la pièce d'*Atrée* [75].

69. Voir en particulier O. RIBBECK, *Die römische...*, p. 345 et suiv.

70. P. JAL, *La guerre civile à Rome*, Paris, P. U. F., 1963, p. 5-7.

71. Éd. WILL, *op. cit.*, p. 283 et suiv.; p. 396 et suiv.

72. Thucydide, I, 9. Ajoutons que Hygin LXXXII-LXXXVIII, souligne que le Péloponnèse est la terre de Pélops.

73. B. BILINSKI, *Accio e Gracchi...*, p. 31; p. 34 et suiv.; A. MASTROCINQUE, *La cacciata di Tarquinio il Superbo. Tradizione Romana e Letteratura Greca*, dans *Athenaeum*, 61, 1983, p. 457-480; 62, 1984, p. 210-229; P. SANTORELLI, *Accio un emarginato consapevole?* dans *Vichiana*, 1980, p.51 (critique du *uulgus*); p. 53 (problème de la tyrannie); p. 54; A. PASTORINO, *op. cit.*, p. 9; p. 118; E. GABBA, *Il Brutus di Accio*, dans *Dioniso*, 43, 1969, p. 377-383.

74. Voir R. ARGENIO, *Retorica e politica nelle tragedie di Accio*, dans *R. S. C.*, 9, 1961, p. 198-212; Andrès POCIÑA PEREZ, *La Retorica en las tragedias de Lucio Accio*, dans *Acta V*, Congr. esp. de estudios clasicos, Madrid 20-25 avril 1976, Madrid, 1978, p. 397-401; F. CASACELI, *Lingua e stile in Accio*, Palumbo, Palerme, 1976, p. 61 et suiv.; E. J. KENNEY-W. V. CLAUSEN, *op. cit.*, p. 132 et p. 137.

75. Pour Decius voir notamment G. COPPOLA, *op. cit.*, p. 72-73; F. PLESSIS, *op. cit.*, p. 46. Pour Brutus, voir outre la bibliographie donnée antérieurement, W. FAUTH, *Der Traum des Tarquinius* dans *Latomus*, 35, 1976, p. 469-481. Les critiques soulignent plus particulièremet les attaques acciennes contre les monarchies de type oriental, incarnées notamment par les Gracques et prenant appui sur les masses populaires (E. GABBA, *op. cit.*, p. 381-382; A. MASTROCINQUE, *op. cit.*, p. 475; B. BILINSKI, *Accio e Gracchi...*, p. 31). En outre est relevée une confusion entre les monarchies étrusques et asiatiques (F. FAUTH, *op. cit.*, p. 489). Soulignons à ce propos les correspondances thématiques que l'on

Mais plus encore la contamination et ses conséquences néfastes se font jour à Rome. En effet, comme le précise encore P. JAL[76], l'époque des Gracques est celle où pour la première fois, on versa du sang humain dans une assemblée, tandis que des émeutes antérieures aux Gracques mêmes révèlent la crise sociale et politique qui conduira au régime autoritaire d'un Auguste. La guerre sociale de 91-89 et l'importance prise alors par les Samnites, longtemps alliés des Macédoniens et des Grecs, mit en outre à mal Rome. Et la *praetexta Decius uel Aeneadae* célèbre précisément la victoire de Rome sur les Samnites grâce aux vertus romaines de la *deuotio*[77]. Mais d'une manière plus générale, la Rome accienne, impliquée en Orient comme le furent autrefois les Hellènes, commence à connaître des généraux qui trop fréquemment reconduits dans des fonctions exceptionnelles, trop longtemps au contact des terres orientales, finissent, comme le souligne O. RIBBECK[78], par en prendre les manières, les comportements et les idées. Les Scipions, les Gracques et bientôt les Marius et les Syllas marquent de plus en plus leur goût pour les monarchies orientales de type divin et despotique.

L'héritage ethnique et les exemples séducteurs sont d'autant plus inquiétants à Rome que les nobles romains insistent, comme le fait remarquer S. MAZZARINO[79], sur leurs origines ancestrales dans leurs *laudationes funebres*. Et, en ce domaine, l'abus des patronymiques dans les titres des tragédies d'Accius mérite d'être souligné, comme le font les critiques[80]. Il convient seulement de compléter cette remarque à l'aide de cette autre constatation signalée précédemment, à savoir qu'Accius épuise systématiquement toutes les sphères d'une même fable, de sorte qu'émane effectivement de ce théâtre l'idée d'une action historique s'exerçant de génération en génération. Doit-on conclure que la fatalité, essence même du tragique, trouve ainsi son expression chez Accius?

Cette conclusion fausserait en réalité complètement la véritable portée du théâtre accien. Un premier fait doit retenir notre attention à ce sujet. Il résulte de l'examen du double titre *Decius uel Aeneadae*. Avec Decius, nous trouvons un descendant troyen devenu le symbole même des plus grandes vertus romaines. Mieux encore, avant lui son père avait déjà accompli le même sacrifice de *deuotio* exemplaire[81], aux antipodes de l'obstination égoïste et despotique d'Achille. Serait-ce qu'Accius se référant à la légende des origines troyennes de Rome ferait une place à part aux ancêtres pos-

peut trouver entre les sujets acciens et les urnes étrusques. O. RIBBECK, *Die römische...*, s'appuie pour une grande part sur ces témoignages artistiques pour étayer ses reconstructions. Voir en outre A. PIGANIOL, *Recherche sur les jeux romains*, Paris, 1923, notamment p. 32-43; M. PALLOTTINO, *Civiltà artistica etrusco-italica*, Florence, 1973; A. HUS, *Les Étrusques et leur destin*, Paris, Picard, 1980, en particulier p. 91-97 où l'on voit que les correspondances les plus intéressantes concernent notamment la période orientalisante (début du VI[e] siècle à 480-460) dite période archaïque. Voir aussi dans ce même ouvrage, p. 194 et suiv.

76. P. JAL, *op. cit.*, p. 10.

77. F. LEO, *op. cit.*, p. 398; G. COPPOLA, *op. cit.*, p. 72-74; F. PLESSIS, *op. cit.*, p. 46; S. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 60; M. PATIN, *op. cit.*, p. 194-199.

78. O. RIBBECK, *Histoire...*, p. 177-187.

79. S. MAZZARINO, *op. cit.*, p. 60; PLESSIS, *op. cit.*, p. 44.

80. Cf. ci-dessus, note 31.

81. Fr. 14 W *patrio exemplo et me dicabo atque animam deuoro hostibus.*

sibles de celle-ci? Pourtant, comme l'écrit J. PERRET[82], *après 189 en conquérant la Grèce et l'Asie, les Romains ne sont pas devenus philhellènes. Au contraire.* Et de fait en 85, un an seulement après la mort d'Accius, *les Romains ravagent Ilion et se moquèrent des allégations mythiques.* La solution est en fait ailleurs. Elle est, pour le partisan des *Optimates* qu'est Accius, dans la valeur morale des hommes[83].

Les termes moraux abondent en effet dans les fragments acciens, rappelant les vertus majeures du *mos maiorum*[84]. Les sentences fortement marquées y sont également nombreuses, comme l'ont remarqué de nombreux critiques[85], de sorte que l'importance prise par les maximes paraît plus favorable à l'expression d'une sagesse des nations que d'une conduite particulière. En effet, en ce domaine, la moralité n'est pas l'apanage exclusif, dans le théâtre accien, d'une partie donnée du monde habité. L'Orient, par-delà ses furieux, a ses figures exemplaires. Andromède, la syrienne, est ainsi une victime innocente et touchante[86]; Andromaque la troyenne est admirable de dignité, comme on peut encore le lire dans les fragments[87]. Inversement l'Occident a ses monstres, avec ses adultères, Aeropé femme d'Atrée, Clytemnestre, femme d'Agamemnon, avec ses convoitises les plus condamnables, le collier dans la *saga* d'Alcméon, l'amour trouble d'une belle-mère pour son beau-fils dans *Athamas*, ou encore avec ses réactions émotionnelles, Althée condamnant à mort son propre fils Méléagre[88]. Il n'est pas jusqu'à Hélène la grecque, sœur de Clytemnestre, qui ne soit désignée nommément comme la cause immédiate non seulement de la guerre de Troie, mais aussi des ruines et ravages qui s'ensuivent : *Te propter tot tantasque habemus uastitatis funerum*[89]. Parallèlement, lorsque Pélops vient à Pise, Oenomaus n'est pas innocent. Le traitement barbare qu'il inflige aux prétendants européens pour mieux contrecarrer les avertissements de l'oracle est insoutenable. Et sur la terre thébaine, Cadmos commence par trouver le dragon des dents duquel sortiront des hommes armés et belliqueux, si bien que les germes de la guerre sont d'abord dans le sol grec. Ajoutons même avec P. GRIMAL que les dents du dragon d'Arès semées par Cadmos à Thèbes sont celles qui ensuite ensemencent la terre de Colchide en Orient, après qu'Athéna eut donné le reste des premières à Aéetes[90].

Mais plus encore tout est si peu inéluctable et systématique dans le théâtre d'Accius que la responsabilité des actes revient finalement à l'être qui a un pouvoir de décision[91]. Une fois de plus l'examen du choix que fait

82. J. PERRET, *La légende troyenne des origines de Rome*, Paris, 1942, p. 85.

83. Voir par exemple P. SANTORELLI, *op. cit.*, p. 50 et 58; B. BILINSKI, *Accio e Gracchi...*, p. 38; F. PLESSIS, *op. cit.*, p. 44; T. HERMANN, *op. cit.*, p. 149; M. PATIN, *op. cit.*, p. 175.

84. Voir dans A. de ROSALIA, *op. cit.*, le nombre important de termes moraux.

85. M. PATIN, *op. cit.*, p. 142-143; p. 176-182; F. LEO, *op. cit.*, p. 399-405.

85. Voir notre précédente.

86. *Andromède* 70 W, 71 W.

87. *Astyanax* 151-152 W.

88. *Méléagre* 446-447 W; 448 W.

89. *Astyanax* 148 W.

90. P. GRIMAL, *Dictionnaires...*, p. 486, art. *Argonautes*.

91. Sur ce point Accius diffère complètement de Sénèque où l'hérédité du mal et du malheur est

Accius dans les différentes versions du mythe permet de montrer que les personnages auraient pu faire autrement s'ils avaient eu la volonté d'endiguer leurs mauvais penchants. Ainsi dans les fragments acciens l'adultère de Clytemnestre est donné comme récent, si bien qu'elle aurait pu persévérer dans la droite ligne et résister comme Pénélope aux calomnies d'Oeax vraisemblablement retenues dans la version accienne[92]. Thyeste de son côté n'est pas la victime pitoyable de la tradition. En effet, comme le prouve un fragment, il est revenu de sa propre initiative sans être aucunement rappelé par un frère démoniaque, réveillant alors à juste titre la colère d'Atrée. De fait son retour inopiné a quelque chose de provocant, dans la mesure où le souvenir laissé par ses derniers agissements est celui d'un adultère et du vol du pouvoir. Si horrible que soit le repas cannibale, peut-on alors totalement plaindre Thyeste d'être devenu le tombeau de ses propres enfants[93] ? Parallèlement, une autre innovation accienne, relative à l'histoire d'Étéocle et de Polynice, aboutit à insister sur un fratricide choisi et non plus fatal. En effet, dans la mesure où Accius introduit une version du mythe tout à fait exceptionnelle, à savoir qu'Oedipe, au lieu de maudire ses fils, partage entre eux deux le pouvoir selon les principes d'une alternance annuelle, sorte de préfiguration des magistratures romaines, Polynice, par son refus délibéré de céder la place à Étéocle au terme de l'année écoulée, prend l'initiative d'un conflit ouvert avec son propre frère[94]. De la même façon, les objets dont la portée peut apparaître comme magique, n'ont de maléfique que la convoitise qu'ils suscitent. La toison d'or est autant un *stabilimen regni* envoyé par Jupiter, qu'un objet de fascination. Le collier d'Harmonie dans la longue *saga* romanesque d'Ériphyle et d'Alcméon tue parce qu'il provoque l'envie. L'iconographie, comme le montre M. DELCOURT, confirme cette analyse[95]. N'est-ce pas finalement le sens de cette belle sentence appartenant à un fragment d'*Andromède* et valant pour la totalité du théâtre accien ? *Beaucoup faute d'égalité d'âme ont ajouté à leurs maux un mal de plus. Leur fâcheux naturel leur a été plus contraire que le sort, que la fortune*[96].

Au total, Accius défendant ainsi les vieilles vertus romaines du *mos maiorum* dont sont dépositaires les *Optimates* n'est pas étranger non plus aux principes stoïciens de Panétius, rappelant que le destin dépend de nous, si bien que son différend avec le cercle des Scipions devait être plus personnel que moral ou politique[97]. Une objection peut cependant mettre

absolue et irréversible. Voir à ce propos notre article *Accius et Sénèque : continuités et ruptures* à paraître dans les *Actes* du Symposium *Theater und Gesellschaft im Imperium Romanum*, 4-7 novembre 1987, Mayence.

92. Voir ci-dessus note 37.

93. Atrée 190 W *Natis sepulcro ipse es parens.*

94. B. BILINSKI, *Accio e Gracchi...*, p. 31-33 ; F. LEO, *op. cit.*, p. 395 ; E. STRAUSS, *op. cit.*, p. 57. Quant au fragment concerné, il s'agit de *Phoen.* 604 W.

95. M. DELCOURT, Héphaistos..., p. 52. Notons en outre pour compléter la note 75 ci-dessus que le terme de Vulcain (artisan du collier d'Harmonie et cité en 533 W) apparaît à Rome sous Tarquin et dans un contexte étrusque (M. DELCOURT, *loc. cit.*, p. 202).

96. *Andromède* 68-69 W.

97. E. BOLISANI, *Di una pretesa polemica contre Accio en Lucilio*, dans *R. F. I. C.*, 1939, p. 225-237.

en question cette dernière constatation. Elle concerne le style d'Accius. Si tous les critiques insistent sur les capacités oratoires de ce grand tragique, son rattachement au parti des *Optimates*, voire à un certain courant stoïcien aurait dû le conduire à l'atticisme. Mais si la *sanitas* et l'*integritas* sont des qualités indiscutables de ce philologue averti, en revanche l'*exilitas*, la *subtilitas* et la *breuitas*, généralement caractéristiques de l'atticisme [98], ne sont pas son fait. Certes le texte que nous possédons est lacunaire. Mais nous avons une preuve de cette évidence, dans deux œuvres secondaires d'Accius, *Didascalica* et *Pragmatica*, si mutilés que soient les fragments [99]. Accius est en effet asianiste. Il suffit pour s'en convaincre de lire le texte en notre possession. On constate ainsi rapidement combien y prévalent le luxe des ornements, les amplifications, le goût de la répétition, l'abondance d'un style ample, passionné et éclatant qui sont autant de caractéristiques propres à l'asianisme, comme le rappelle A. MICHEL [100]. Or ce type d'éloquence est d'abord celui des Gracques.

En réalité même si le trop aristocratique Accius dédaigne le vulgaire, comme en portent témoignage de nombreux fragments [101], le *summus poeta* qu'il est, avait trop le sens du théâtre pour ne pas avoir compris ce que Cicéron mettra lui-même en application un peu plus tard et que A. MICHEL appelle l'éloquence fonctionnelle [102]. Loin de cantonner le style dans les règles exiguës d'un parti politique ou d'une seule école, Accius a cherché le ton capable de valoriser le contenu de ses pièces. Or la grandeur et le pathétique du fond ainsi qu'une tonalité souvent orientale exigeaient la splendeur de la forme et des accents passionnés et étranges que savaient très bien exprimer les maîtres asianistes et plus particulièrement dans le cas d'Accius l'école de Pergame où notre auteur se rend entre 135 et 133 [103]. Or, comme le précise E.J. KENNEY [104], si l'école d'Alexandrie est spécialisée dans la formation des poètes, celle de Pergame forme essentiellement des rhéteurs. Si l'on ajoute en outre avec A. MICHEL [105], que l'esthétique pergaménienne se caractérise par l'expressionnisme pathétique, l'héroïsme royal et surtout la sculpture, on découvre la véritable portée des mètres acciens, tant il est vrai qu'Accius est un véritable sculpteur du vers.

Sculpteur du vers, Accius l'est sans discussion. Une étude métrique nous permettrait en effet de montrer à quel point des récurrences phoniques disposées en fonction des césures majeures du mètre invitent à parler d'une véritable architecture sonore du vers. La recherche d'une coïncidence phrase-mètre conduit également à hypercaractériser les repères

98. Voir ci-dessus note 74; E. J. KENNEY-W. V. CLAUSEN, *op. cit.*, p. 132.

99. Sur l'éloquence de type asianiste, voir A. MICHEL, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron. Recherche sur les fondements de l'art de persuader*, Paris, *P. U. F.*, 1960, p. 435-436. Outre la bibliographie de la note 74 ci-dessus, on se reportera à ces fragments mêmes d'Accius *Didascalica* 8-10 W; *Pragmatica* 1-2 W; 3-6 W.

100. A. MICHEL, *loc. cit.*; *La parole et la beauté*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 53.

101. Voir ci-dessus note 75.

102. A. MICHEL, *Les rapports...*, p. 441.

103. F. LEO, *op. cit.*, p. 385; E. GABBA, *op. cit.*, p. 379; I. LANA, *op. cit.*, p. 293 et suiv.

104. E. J. KENNEY-W. V. CLAUSEN, *op. cit.*, p. 107; B. RIPOSATI, *op. cit.*, p. 145-146.

105. A. MICHEL, *La parole...*, p. 50.

métriques attendus du vers, si bien que de la concordance entre les deux lectures syntactique et métrique résulte une diction rhétorique. Cette diction fortement rythmée conduit dans les sénaires iambiques parlés à un véritable rythme oratoire, dans les septénaires trochaïques modulés au son de la flûte au récitatif déclamé. Mais inversement l'absence de ces dispositions insistantes confère au vers un aspect enchaîné, rythmé seulement par la régularité du retour des temps forts des pieds, de sorte que le vers accien peut s'élever jusqu'au plain-chant, notamment dans les *cantica* formés de septénaires trochaïques et plus encore d'octonaires iambiques [106].

Unité dans la diversité, étrangeté et historicité caractérisent au total ce théâtre de tous les contrastes qu'est celui d'Accius. Unitaire, ce théâtre l'est par une continuité thématique d'autant plus remarquable que les sujets y sont divers et multiples. Mais cette diversité même est justifiée par la constance d'un même fil conducteur qui préside au choix d'une version mythique privilégiée [107]. Étrange, ce théâtre l'est autant par une réflexion sur l'Orient étranger à Rome, que sur l'étrangeté aussi bien orientale qu'occidentale des conditions humaines représentées, de sorte que l'exotisme accien, s'il existe, concerne moins la géographie que tout ce qui est hors de la norme. Mais le plus étrange est au bout du compte qu'un si petit *corpus*, soit 705 fragments, épars et séparés de leur contexte originel, aient encore tant de secrets à nous livrer. Tout se passe comme si la pensée d'un homme, si fragile face aux longs siècles qui nous séparent d'elle, avait eu cette force exemplaire requise par les leçons mêmes de ce théâtre et permettant de résister aux assauts les plus destructeurs. Or, dans cette lutte du temps perdu et du temps retrouvé, comment ne pas songer à cette grandiose statue qu'Accius fit faire à son effigie et placer dans le temple des Muses [108]? De proportion d'autant plus gigantesque que l'homme était de petite taille, ne portait-elle pas avec elle par son allure orientale, voire pergaménienne toutes les contradictions d'un écrivain attiré en tant qu'artiste par la portée théâtrale et plastique des tourments de l'Orient et par la luxuriance du style asianiste, mais attaché en tant qu'homme et surtout Romain aux grandes valeurs ancestrales de Rome, selon lesquelles demeurent dans la mémoire humaine ceux dont l'exemplarité est mémorable. Et de la même façon que l'artiste voulait être d'autant plus grand que l'homme était petit, de même les minces fragments acciens s'imposent à nous par l'extraordinaire génie de leur auteur, au point que l'épitaphe laissée par le jugement de l'histoire est effectivement celle de *summus poeta*.

106. A. DE ROSALIA, *L'alliterazione in l'Accio*, dans *Ann. Di Liceo clasico, Garibaldi, Palerme*, 78, 1970-1971, p. 139-215; G. BARABINO, *Lettura metrica dei frammenti di Accio*, dans *Studi Noniani*, 8, 1980, *Publ. dell' Ist. di Fil. clas. et Med.*, 70, p. 7-110. Voir aussi notre exposé *La métrique d'Accius* fait au colloque, *Poésie grecque et latine de l'époque hellénistique à la fin de l'Antiquité*, 28 novembre 1987, Paris, É. N. S.

107. On se reportera notamment aux différents cas évoqués au cours de cet exposé.

108. H. CANZIK, *Die Statue des L. Accius im Tempel der Camemnen*, dans *Hommage à E. Zinn*, Tübingen, 1960, p. 7-17; *Zur Geschichte der Aedes (Herculis) Musarum auf dem Marsfeld*, dans *Mitteilungen des deutchen Archaeologischen Instituts römische Abteilung. Bulletino dell' Ist. Arch. Germ.*, 76, 1969, p. 323-328; E. J. KENNEY-W. V. CLAUSEN, *op. cit.*, p. 823.